

Salah Ameziane

## La double étrangeté du morisque dans *Ô Maria* d'Anouar Benmalek

**Abstract:** *Ô Maria*, Anouar Benmalek's novel, published in 2006, deals with a crucial episode in the history of humanity: the Spanish Inquisition, which resulted in the expelling of the Moors (?) from Spain. Through the character of Maria-Aïcha, Anouar Benmalek explores the figure of the Moor (?) of which he makes a motif of narration and thinking on the creation of strangeness. Hence, he builds an allegorical figure which echoes the tragedies of the XXth century.

**Keywords:** Strangeness, alterity, "métissage", double-culture

**Résumé:** Publié en 2006, le roman *Ô Maria* d'Anouar Benmalek, revient sur un épisode crucial de l'histoire de l'humanité, à savoir l'Inquisition espagnole qui s'est soldée par l'expulsion des morisques d'Espagne. À travers le personnage de Maria-Aïcha, l'auteur explore la figure du morisque et en fait un motif de narration et de réflexion sur la fabrique de l'étrangeté. Il offre ainsi une figure allégorique en écho aux drames du XX<sup>ème</sup>.

**Mots-clés:** Etrangeté, altérité, métissage, double-culture.

LE TEXTE LITTÉRAIRE FRANCOPHONE ALGÉRIEN s'inscrit dans une altérité multiple. Il est souvent traversé par la thématique de l'étrangeté et les figures de l'étranger. Cette topique récurrente, riche et variée ne cesse de se réactualiser et de se renouveler dans la production contemporaine. Car si le texte littéraire algérien a émergé dans une « étrangeté familière » née avec le colonialisme, ce que Charles Bonn appelle la « différence-proximité »<sup>1</sup>, en ce tournant du XX<sup>ème</sup> siècle, on assiste à une exploration plus élargie de cette différence dans une tentative de

---

<sup>1</sup> Charles Bonn, *La dynamique de l'étrangeté dans l'émergence de la littérature maghrébine francophone*, In « *La production de l'étrangeté dans les littératures postcoloniales* », (actes du Colloque organisé à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne, 17-18 janvier 2008), Textes réunis par Béatrice Bijon et Yves Clavaron, Ed Honoré Champion, Paris, 2009, p. 185.

« prendre en compte le monde »<sup>2</sup> dans son caractère cosmopolite et global. Ainsi, le texte algérien contemporain se lit, se pense, et se comprend à la lumière des contextes algérien et mondial qui connaissent des durcissements et des crispations religieuses, politiques et sécuritaires<sup>3</sup>. Appartenant à plusieurs sphères culturelles (maghrébine, méditerranéenne, francophone...) le texte algérien semble multiplier les figures d'altérité les plus éloignées dans le temps et dans l'espace. A ce titre, la représentation de l'étrangeté qui n'est jamais absolue ni fixe, constitue l'espace où s'exerce l'altérité par excellence. Elle représente un espace à (ré) investir et à féconder, pour déjouer toute tentation d'enfermement sur soi.

Cette altérité « nécessaire » et « essentielle » au texte algérien revient ainsi d'une manière manifeste, notamment à travers l'image de l'étranger que je tenterai d'appréhender à travers la figure du morisque dans le roman *Ó Maria*<sup>4</sup> d'Anouar Benmalek, auteur dont l'œuvre ne cesse d'interroger « la fabrique de l'étranger »<sup>5</sup>. Et on sait que « de l'étranger [...] il n'y a de définition que négative »<sup>6</sup> pour reprendre Julia Kristeva qui le définit comme suit :

Si l'on remonte le temps et les structures sociales, l'étranger est l'autre de la famille, du clan, de la tribu. Il se confond d'abord avec l'ennemi. Extérieur à ma religion aussi, il a pu être le mécréant, l'hérétique. N'ayant pas allégeance à mon seigneur, il est natif d'une autre terre, étranger au royaume ou à l'empire [...] Le groupe dont l'étranger ne fait pas partie doit être un groupe social structuré autour d'un certain type de pouvoir politique.<sup>7</sup>

---

<sup>2</sup> Par cette expression, j'entends l'ouverture du texte algérien francophone des espaces autres que l'Algérie et d'autres thèmes et sujets autres que l'actualité algérienne qui reste néanmoins le moteur de création. La littérature algérienne qui se développe dans sa majorité en exil (en France en particulier) offre de nouvelles matières littéraires à travers *L'Enfant du peuple ancien* d'Anouar Benmalek qui revisite la mémoire aborigène ; la trilogie de Yasmina Khadra (*Les hirondelles de Kaboul*, *L'attentat*, *Les sirènes de Bagdad*) qui se situe au Proche Orient ; à *Le village de l'Allemand*, de Boualem Sansal qui revient sur l'extermination des juifs d'Europe sous le régime nazi.

<sup>3</sup> Je pense en particulier à la situation algérienne de ces deux décennies dernières et la montée de l'Islam radical, et la conjoncture mondiale depuis les attentats du 11 septembre aux Etats-Unis et toutes les conséquences qui ont suivi.

<sup>4</sup> Anouar Benmalek, *Ó Maria*, Fayard, 2006; Le Livre de Poche, 2008. (Les extraits sont pris du Livre de Poche).

<sup>5</sup> Les romans d'Anouar Benmalek sont pour la plupart confrontés à cette figure de l'étranger qui se présente différemment de texte en texte. On la retrouve par exemple dans : *Les amants désunis* (Calmann-Levy, 1998), *L'Enfant du peuple ancien* (Pauvret, 2000), et jusqu'au tout récent *Le rapt* (Fayard, 2009).

<sup>6</sup> Julia Kristeva, *Etrangers à nous-mêmes*, Flammarion (folio), 1998. p. 139.

<sup>7</sup> Ibid, pp. 139-140.

On voit que "l'étranger", avant d'être une personne physique, réelle, il est d'abord un modèle de représentations, une figure que les groupes (se) construisent. C'est un statut délimité par une multitude de normes, de déterminations et de rapports. Comment rendre compte de cette figure mouvante et ses dimensions insaisissables dans le texte littéraire ? Comment lire et interpréter la portée de cette figure?

Ici, je tenterai de détecter et marquer les traits les plus marquants du morisque qui, au-delà de sa figure, représente un lieu de réflexion et de création. A travers mon travail de lecture, je m'interroge sur le « comment » de la transformation d'une expérience historique et humaine en une expérience littéraire, voire philosophique.

### **Le morisque ou la figure de la double étrangeté**

Le roman *Ó Maria* est un texte d'exploration où s'entremêlent fiction, mémoire et histoire, un texte qui offre une fresque allégorique à travers la figure du *morisque* incarnée par le personnage Maria-Aïcha. Pour rappel, les morisques sont les musulmans d'Espagne convertis de force au catholicisme sous la pression de l'Inquisition instaurée au tournant du XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles. Survenu à la suite de la chute du royaume de Grenade, cet épisode signe la fin de l'Andalousie musulmane et sa longue tradition de coexistence entre les communautés, les cultures et les religions. Commence alors une longue période de persécution qui se solde par l'expulsion de la communauté hispano-musulmane. Revenant sur cet épisode, l'historien Rodrigo De Zayas le considère comme « le modèle moderne » des percussions du XX<sup>ème</sup> siècle et comme « l'acte de naissance du premier Etat raciste de l'histoire »<sup>8</sup>.

Revisitant cette période charnière, Benmalek interroge cette expérience des morisques en exposant leur statut sous l'Inquisition, c'est-à-dire un « statut d'étrangers » né d'une altérité mal tolérée. Cette condition morisque de la communauté hispano-musulmane est vécue sur tous les plans (psychologique, culturel, politique, religieux...). Le parcours singulier de Maria en offre l'illustration. Le récit de sa vie couvre la phase qui va de 1564 à 1610, de sa naissance jusqu'à sa mort, brûlée dans le bûcher.

Sous la pression, ses parents s'étaient par le passé convertis à la religion dominante, le catholicisme. Cette conversion était la seule manière de s'assimiler, et d'échapper à la persécution. Cette

---

<sup>8</sup> « L'expulsion des morisques d'Espagne », in *Le Monde Diplomatique*, Mars 2007. Ecrivain, historien, et musicien, Rodrigo de Zayas est l'auteur entre autres de *Ibn Arabi ou Le Maître d'amour* (L'esprit de Péninsules, 1998) et *Séville* (Séguier, 1998), textes qui reviennent sur la vie dans l'Espagne andalouse.

assimilation qui est aussi dissimulation, se manifeste par le non usage de la langue d'avant l'inquisition, à savoir l'Algarabie (l'arabe) et par l'absence de toute marque renvoyant à la religion musulmane. Néanmoins, ces marques d'appartenances (la langue, la religion, les rites) sont restées présentes mais dans le secret et la discrétion. Cette communauté est restée « crypto-musulmane ». Maria ne l'apprend qu'à l'âge de 12 ans au même temps que son « prénom secret », Aïcha, et juste avant que son père et sa tante ne soient exécutés dans leur village de montagne où ils étaient emprisonnés neuf ans durant comme du « bétail humain » parce qu'accusés d'agir « scandaleusement contre le service de la vraie foi », le catholicisme. La petite fille ignore tout de cette première appartenance, donc de la chose musulmane. Pourtant de l'extérieur, elle sait qu'une marque les distingue : le statut de morisque, une condition qui fait d'eux des étrangers. Elle apprend ainsi ses origines religieuses en même temps qu'elle prend conscience de sa méconnaissance complète de ces mêmes origines. Elle n'est donc qu'une « fausse-chrétienne », elle qui fréquente l'Église avec assiduité. C'est ce secret que Maria reçoit en héritage alors que la situation des morisques s'aggrave davantage : Elle s'interroge innocemment :

Pourtant nous étions tous chrétiens, eux un peu plus anciens que nous d'accord, mais chrétiens tout de même. Alors, pourquoi aurions-nous dû mourir pour quelque chose d'aussi stupide ? (p. 36)

Ce à quoi la tante répond :

Ces bandits n'ont que faire que tu sois convertie ou pas, que tu aies combattu ou pas ! Le bruit court qu'ils se préparent à tous nous expulser hors de ce pays, tu m'entends : un à un chrétien ou pas [...]. (p. 36)

La petite morisque prend ainsi conscience qu'elle « est » musulmane sans l'être vraiment, et qu'elle ne deviendra pas une chrétienne comme elle le pensait, elle qui voulait juste « être comme tout le monde ». Être morisque est ainsi écartèlement et déchirement entre une religion inconnue et une religion inaccessible. Car, l'ordre religieux régnant le distingue et le différencie au nom de la différence qu'il n'a plus. Le morisque est en quelques sortes un musulman qui ne l'est plus, et un chrétien qu'il ne serait jamais. Il ne peut ni redevenir musulman, ni sortir de son simulacre de chrétien. Il doit « feindre tout le temps » : le morisque se trouve dans une double étrangeté : il est étranger à son passé de musulman, et étranger à (et dans) son présent de chrétien. Le morisque se découvre musulman quand il simule le chrétien, et

se (re)découvre chrétien quand il fait le musulman. De l'intérieur, il n'est plus musulman et maure, et de l'extérieur, il ne serait pas chrétien et espagnol.

Etre morisque à l'image de Maria, c'est être musulman sans savoir ce que c'est. Tout son parcours dans la narration est situé sur cette lisière ambiguë, illisible, mouvante qui sépare cette double appartenance qui est aussi une double étrangeté. Cette lisière marque la ligne de séparation, donc d'exclusion. Installée sur cette ligne, la narration offre des regards croisés sur la même réalité : ce rapport d'étrangeté à l'égard des morisques est exposé de l'intérieur et de l'extérieur. Le texte en fait sa thématique et sa réflexion.

Au fil du récit, le personnage morisque, Maria, va s'inscrire dans une démarche de dépassement : elle tente d'être l'une et l'autre c'est-à-dire la musulmane qu'elle n'est plus et la chrétienne qu'elle ne serait jamais. Elle habitera ainsi le vide et l'absence de l'entre-deux : elle est à la fois maure et espagnol, musulmane et chrétienne. L'une et l'autre ou étrangère aux uns et aux autres, Maria, la morisque, prend une figure mouvante, instable, transitoire, vacillante. Elle masque son identité autant qu'elle l'emprunte. C'est ce divorce avec soi, cet oubli de soi pour se diluer dans la figure de l'autre qu'offre le parcours de Maria. Cet égarement de l'identité se traduit par l'errance de/dans la pensée et dans l'espace. Le morisque ne peut habiter aucune appartenance, aucun lieu. Chaque escale dans l'espace, correspond à une évolution de sa condition d'étrangère fixée par des normes en perpétuel durcissement. Le morisque qui doit taire « la langue interdite », l'algarabie, doit aussi habiter la langue de l'autre, le castillan, et prendre l'identité de l'autre. Exclu de la culture chrétienne dominante et coupé de la culture arabo-musulmane, le morisque semble ainsi étranger à soi. L'instabilité de sa nomination rend compte de sa réalité identitaire : il est appelé tour à tour morisque, nouveau-chrétien, nouveau-converti, hérétique, Mahométan ; le texte regorge d'appellations et désignations dépréciatives telles : vermine morisque, juifs aggravés d'islamisme, hérésie du Levant. C'est dire que la langue et ses désignations articulent la représentation du morisque.

Étranger pluriel et multiple, le morisque doit toujours se chercher, et tenter d'assembler ces multiples facettes sans en habiter aucune. Il est visible par son invisibilité : aux yeux des vieux-chrétiens, il est le musulman qu'il n'est plus ; et à ses propres yeux, il est le chrétien qu'on accuse de simulacre. Le morisque habite ce tangage et ce ballottage identitaires qui lui ôtent toute assise stable et fixe.

Maria donne naissance à un enfant, Juan, né de deux pères, un amant et un violeur, tous les deux vieux-chrétiens et espagnols. Cette « double-bâtardise » personnifiée à travers le personnage de

Juan montre la réalité du morisque porteur d'une « altérité intérieure ». Cette altérité va jusqu'au métissage, elle est la marque de la fidélité du morisque à cette (sa) terre d'Espagne, terre des ancêtres. La volonté de Gaspar, mari de Maria et père adoptif de Juan, atteste cet attachement:

Il [Gaspar] prénomma donc Juan ce « fils », du nom chrétien de son père, transformant ainsi le nouveau-né surgi de nulle part en symbole de son retour à peu près réussi au pays des ancêtres. (p. 232)

Cet attachement du morisque à l'Espagne et cette acceptation de ce métissage est la preuve d'une « altérité assimilée » et assumée. Cette volonté se trouve néanmoins contestée de l'extérieur : le morisque est renvoyé incessamment à son statut d'étranger. Cela se traduit par son exclusion spatiale, économique, et symbolique. C'est dire que le morisque est exclu de toute identité fixe, du coup, il est poussé à la non-appartenance. C'est la non-identité qui l'identifie. Cela s'applique en particulier à Juan, le fils de Maria, qui, devenu adolescent va en Italie apprendre la gravure, un métier de « vieux-chrétiens ». Il revient en Espagne en notable alors qu'il l'avait quittée en morisque. Il est le seul à avoir connaissance de son secret et de ses questions identitaires profondes. Ainsi se demande-t-il :

Mais les morisque sont-ils encore les miens, moi qui me cache depuis l'adolescence sous une fausse identité ? D'ailleurs, est-ce que j'existe encore, si déguisé qu'une partie de mon âme, malade de méfiance, tait ses secrets à l'autre ? (p. 13)

Le morisque est figure de secret et de solitude. Ce sont deux traits indélébiles: sa figure est équivoque, double, flottante. Ne pouvant pas posséder *Une* (seule, même, unique) identité, il peut en acquérir *plusieurs* selon les circonstances, ce qui le condamne au déplacement, à l'errance, ce que comprend Maria en envoyant son fils en Italie. Et les morisque finiront d'ailleurs éparpillés dans le monde : en Europe, Turquie, Moyen Orient, Afrique du nord. Ils sont de partout et de nulle part. Ailleurs, en d'autres lieux, la double étrangeté du morisque se transforme en « nouvelles » appartenances. C'est dire que le morisque est condamné à se (ré)inventer, et à habiter tous « les statuts d'emprunt ».

Le morisque porte toujours le secret de ses origines sans pouvoir les identifier, les appréhender. Ces origines restent floues, brouillées, voire évanouies et inaccessibles. On pourrait parler d'un « souvenir secret » d'un oubli, d'un effacement : cette trace que le morisque porte foncièrement et secrètement est sa première marque d'étrangeté. L'anecdote autour du livre que Maria considère comme l'Alcoran (Le Coran) est illustratif ; car, il s'agit en réalité d'un

recueil de textes « licencieux », « [un] indécent ouvrage [qui] ne parlait pas de foi, mais de la meilleur façon de parvenir à la satisfaction des corps et des âmes lors de la conjonction amoureuse » pour reprendre les mots du texte. Si les enfants morisque « ne se doutaient même pas qu'une autre religion se tapissait dans l'ombre de la Croix triomphante », les morisques adultes, eux, « à force de mentir [...] afin de mieux dissimuler leur foi, [ils] ne faisaient plus la différence entre vérité et erreur ». La figure morisque est ainsi la perte d'une identité « première » et l'inaccessibilité à une autre.

Mais, être morisque, n'est-il pas la liberté de vivre au-delà de toute identité ?

Cette figure n'est-elle pas annonciatrice de notre ère ?

### **Une figure allégorique de longue portée**

Publié en 2006, le roman *Ô Maria* illustre « le renouveau du roman algérien »<sup>9</sup> en cette décennie 2000. Il est à l'image de la littérature francophone algérienne qui connaît une « dissémination » fructueuse depuis une vingtaine d'années. Ce contexte inédit marqué par la pression de l'histoire nationale et internationale, a libéré de nouveaux questionnements et d'originales perspectives qui nourrissent le texte de création. Si le travail d'exploration mémorielle constitue la matière du roman *Ô Maria*, le propos offre une allégorie à travers la figure morisque que décrit le texte.

Il semble que cette figure morisque peut se lire comme un motif de *dépassement*, c'est-à-dire un au-delà de l'identitaire, un lieu d'une altérité illimitée. C'est dans cette logique que s'inscrivent Maria et Juan, les deux personnages principaux du récit. Ce sont deux exemples édifiants : ils portent une capacité d'adaptation à toutes les cultures. Au moment où Maria retrouve et s'ouvre sur ce qui subsiste de la culture musulmane, Juan, le fils, devient graveur et italien ; au moment où elle sauvegarde « l'ouvrage licencieux », lui, le fils, récupère les toiles de Don Miguel, le peintre qui a peint puis violé la mère. C'est l'image symbolique d'une Espagne musulmane aussi violentée que fantasmée. C'est dire que le motif du morisque porte la dimension du passage et de l'échange culturels. Toute la stratégie narrative du roman se trouve ainsi investie par cette logique de dilution dans l'Autre : sa culture, sa langue, sa religion, sa mémoire. Cela se veut une aspiration au cosmopolitisme. C'est une façon de se situer au-delà de toute appartenance et de toutes les différences.

---

<sup>9</sup> Lire à ce sujet Rachid Mokhtari, *Le nouveau souffle du roman algérien*, Chihab Editions, Alger, 2006.

Au dernier chapitre, brûlée, Maria se transforme en « femme-esprit », un « spectre » qui hante Séville : elle illustre cette image de l'étrangeté et l'incarne par cette transformation allégorique. Car, l'étranger est en chacun (en chaque société), il est construit comme « un "impropre" d' [un] "propre" impossible »<sup>10</sup> pour reprendre Kristeva. C'est l'exemple d'une Espagne en « soif de pureté » fabriquant l'étrangeté à travers la figure du morisque.

Au-delà de la thématique de l'étrangeté qui est espace de doute, de questionnement et d'errance, on peut détecter un travail d'écriture qui s'inscrit dans la quête de sens et de nouvelles définitions.

Salah Ameziane (Université de Cergy-Pontoise)<sup>11</sup>

### **Bibliographie**

BENMALEK, Anouar,

1998. *Les amants désunis*, Paris, Calmann-Lévy.

2000. *L'Enfant du peuple ancien*, Paris, Pauvret.

2008. *Ó Maria*, Paris, Fayard, 2006; Le Livre de Poche.

2009. *Le rapt*, Paris, Fayard.

BONN, Charles,

2009. «La dynamique de l'étrangeté dans l'émergence de la littérature maghrébine francophone», In *La production de l'étrangeté dans les littératures postcoloniales*, Textes réunis par Béatrice Bijon et Yves Clavaron, Paris, Ed. Honoré Champion.

DE ZAYAS, Rodrigo,

2007. «L'expulsion des morisques d'Espagne», *Le Monde Diplomatique*, Mars.

DIB, Mohammed,

1998. *L'arbre à dire*, Paris, Albin Michel.

KRISTEVA, Julia,

1998. *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Flammarion, Coll. Folio.

MOKHTARI, Rachid,

2006. *Le nouveau souffle du roman algérien*, Alger, Chihab Editions.

---

<sup>10</sup> Op. Cit. P. 283.

<sup>11</sup> Doctorant.